

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 2 Février 1861.

No. 4.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours de M. G. S. Cherrier, C. R., en faveur du Pape.—Esquisse sur le Général de Lamotière, par M. Wilfrid Tessier, Président du Cercle Littéraire.—Lecture de M. Rameau sur le Patriotisme, (fin).—Poésie: Aux associés de la St. Vincent de Paul.—Guérison attribuée à N.-D. de Pitié.—Traits héroïques: Le brave Grillon.—Maximes—Conseils.—Charade.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Nouvelles de Chine.—Lettre du P. Mouly en 1835, son installation comme nouvel Evêque à Pékin.—Les consolations de l'Eglise.—Les Bulgares.—Amour de la population romaine pour le St. Père.—Le Général de Goyou et Pie IX.

Le grand empire Chinois est ouvert au monde civilisé, et malgré ses grandes murailles, son éloignement, les mille ressources que lui donnaient son étendue, sa population innombrable, les détours de sa politique, il vient de subir une brèche qui probablement ne se refermera jamais.

Le prestige de son habileté et de sa force est détruit, le libre exercice du catholicisme qui a déjà fait tant de conquêtes est proclamé dans tout l'empire.

Les ambassadeurs européens auront leur résidence au sein même du pays, tandis que l'Evêque, nommé par le St. Siège, a pu être officiellement installé et les missionnaires mis à la tête de leur troupeau.

La vieille cathédrale est rouverte, restaurée, et appropriée complètement à sa vraie destination; la Croix brille de nouveau à son sommet, et s'élève au-dessus des pagodes et des tours de l'idolâtrie, pour proclamer cette nouvelle victoire du Christ.

Enfin, le cimetière, fermé depuis tant d'années, a été comme consacré de nouveau en recevant la dépouille des victimes de la trahison et de la cruauté.

Rien de plus touchant à lire, en ce moment, que la description de ce cimetière que le P. Mouly, qui desservait la mission de Pékin, en a donné en 1835 :

« C'est un terrain carré, planté d'arbres et fermé par un mur de huit à dix pieds d'élévation. On y arrive par une longue allée couverte par un berceau de vigne. La porte se trouvant ouverte, dès l'entrée j'aperçus au loin, dans l'allée, le signe de notre Rédemption. Cette Croix est en pierre, semblable à celles que l'on rencontre souvent en France sur les routes. Placée sur un massif aussi en pierre, élevé au milieu d'une petite terrasse, elle domine toute l'enceinte et les lieux environnants, de sorte qu'on peut l'apercevoir de fort loin.

Elle fut dressée en 1731 par les PP. Jésuites et réparée aussi par eux en 1775...

« Après ma prière, je voulus voir à loisir tous les tombeaux. Il y en a en tout 46 : 33 seulement ont des inscriptions en latin et en chinois. Je vis plusieurs inscriptions renversées, des tombeaux un peu dégradés, et deux grandes brèches au mur de la clôture du jardin. J'ai donné l'ordre de réparer le tout, de manière à conserver convenablement ce monument si glorieux pour la religion. Tout me porte à croire que si nous ne conservons pas la maison, nous pourrions continuer à posséder ce lieu de sépulture. C'est l'essentiel à mon avis, car c'est ce que nous avons de plus précieux en Chine.

« Attendant au cimetière des Jésuites, on trouve une chapelle et une maison de retraite, qui existent encore aujourd'hui. En 1835 quelques portraits des anciens Jésuites s'y voyaient encore, et au milieu d'eux on lisait une longue épitaphe latine, écrite par le P. Amyot au nom de tous ses confrères, lorsqu'ils apprirent la dissolution de leur illustre société en Europe. Voici la traduction de cette belle et touchante inscription, que les soldats français auront pu lire, en allant rendre les derniers devoirs aux victimes de la barbarie chinoise :

« Au nom de Jésus.—Amen. »

« Longtemps inébranlable, mais enfin vaincue, elle est tombée sous les coups de tant d'orages. Arrête, voyageur, et lis et réfléchis un instant sur l'inconstance des choses humaines :

« Ci-gisent les missionnaires français, autrefois membres de cette célèbre Compagnie qui, sur tous les points du globe, enseigna et répandit dans toute sa pureté le culte du vrai Dieu; qui, prenant Jésus pour modèle, comme elle avait pris son nom, l'imita autant qu'il est donné à la faiblesse humaine, poursuivit, à travers les fatigues et les contradictions, ses exercices de vertu, sa mission de charité; et se faisant toute à tous pour les gagner à Dieu, donna, pendant plus de deux siècles qu'elle prospéra, des confesseurs et des martyrs à l'Eglise.

« Nous Joseph Marie Amyot, et les autres missionnaires français de cette Compagnie, pendant qu'à Pékin, sous les auspices et la protection du Monarque Tartare Chinois, nous soutenons encore, à l'ombre des sciences et des arts, la religion du Christ; pendant qu'au sein du palais impérial, entourée des autels de mille vaines divinités, brille encore notre Eglise gallicane, hélas! soupirant en secret après la dernière heure, nous avons élevé ce monument de la piété fraternelle sous de funèbres ombrages.

« Passe, voyageur; félicite les morts; plains les vivants; prie pour tous; admire, et tais-toi!

« Le 14^e jour d'octobre de l'an du Christ 1774. »

N'est-il pas attendrissant de lire ces lignes, écrites sur une terre lointaine, par un Saint Prêtre qui avait la douleur de voir l'illustre Compagnie, à laquelle il appartenait, succomber sous les coups de la persécution la plus odieuse et la plus implacable.

O saints du Seigneur, vous étiez à la veille de conquérir cette terre immense ; pendant près de deux siècles d'efforts, vous aviez gagné presque entièrement cette terre à la foi de Jésus-Christ, et au moment où il semblait que le dernier succès allait couronner tous vos travaux, une nouvelle inopinée et terrible comme un coup de foudre, arrivait d'Europe pour vous dire que l'armée sainte à laquelle vous apparteniez n'existait plus, que vous n'aviez pas d'autre alternative que d'abandonner la victoire qui se préparait déjà à vous couronner, et que vous n'aviez plus qu'à vous enfuir comme des bannis et des misérables proscrits.

Mais si la Providence éprouve ses enfants, elle ne les abandonne pas ; si le XVIIIe siècle a vu bien des ruines et des destructions, le XIXe a vu bien des victoires et des résurrections. C'est la réflexion que fait Mr. de Laroche-Héron, dans le *Monde*, en rapportant cette lettre du P. Mouly.

" Il y a un siècle, le P. Amyot pleurait à Pékin la destruction de la Compagnie de Jésus, et elle a glorieusement ressuscité, et elle se maintiendra malgré les attentats de Garibaldi et de Victor-Emmanuel.

" Il y a 25 ans, le P. Mouly visitait, en se cachant, la capitale de la Chine et les anciennes églises catholiques de cette ville, et aujourd'hui le même Père, devenu évêque, reprend possession de ces vénérables établissements, et des précieux tombeaux de nos missionnaires qui lui sont restitués par l'armée de France. Dieu veuille que ces heureux événements soient le prélude de réparations semblables en Cochinchine et au Tonquin ! "

Nous avons lu cette Allocution si belle, mais si affligeante du Souverain Pontife, sur les événements présents.—On voit qu'il est ferme et inébranlable dans sa confiance au Seigneur, mais son cœur est déchiré par les efforts des impies.

Remarquons cependant qu'au moment même où l'Eglise éprouve de si grandes afflictions, elle est consolée par des événements, tels que le monde en a peu vus depuis les premiers siècles de l'établissement du Christianisme ; d'une part, c'est le retour des Bulgares, de l'autre c'est le libre exercice du catholicisme en Chine ; s'il est vrai que l'Eglise doit acheter ses victoires par ses souffrances, on peut reconnaître que de magnifiques consolations ont été déjà données à ses angoisses présentes.

Nous espérons mieux encore : au 31 décembre dernier, le Souverain Pontife a pu se convaincre que malgré tous les efforts des factieux, son peuple lui est complètement dévoué. Au moment où il sortait de l'Eglise du Jésus, où le Saint-Père a coutume d'assister au salut du dernier jour de l'année, vingt mille personnes, répandues sur la place et dans les rues environnantes, ont fait retentir l'air d'acclamations enthousiastes et lui ont prodigué des témoignages non équivo-

ques de dévouement, de vénération et d'amour.

Le lendemain, dit une correspondance du *Journal des Villes et des Campagnes*, le Général de Goyon s'est rendu au Vatican avec tous ses officiers pour présenter au St. Père ses félicitations et ses hommages. Il a demandé pour lui comme pour les officiers présents, au nombre de 460, la bénédiction apostolique.

Sa Sainteté, dit-on, aurait répondu : qu'elle était heureuse de recevoir les officiers de l'armée française, à laquelle elle est reconnaissante d'avoir maintenu l'ordre et la tranquillité dans les provinces qu'elle occupe. Elle a dit d'une voix émue que, comme Vicaire du Christ sur la terre, elle appelait de tout cœur la bénédiction du ciel sur les officiers et les soldats, sur l'armée qui est allée arrêter les massacres de Syrie, et sur celle qui a relevé en Chine la Croix du Sauveur ; elle l'a appelée aussi sur la flotte qui, dans un pays voisin, protège la cause la plus sainte et la plus légitime, et enfin sur toute l'armée qui se trouve en France, désirant que cette bénédiction descende sur chaque famille.

Le Général de Goyon, trouvant que sa Sainteté n'avait pas désigné particulièrement l'Empereur, aurait demandé la bénédiction apostolique spécialement pour Sa Majesté, qui a donné l'ordre de faire les expéditions de Syrie, de Chine, et de Cochinchine et qui a tant fait pour la religion.

Le Pape assez ému, répondit : " Oni, pour tout ce qui a été fait, se fait et se fera j'espère. " Puis, il donna sa bénédiction.

CABINET PAROISSIAL.

SEANCE DU 13 DECEMBRE, 1860 EN L'HONNEUR DU SAINT PERE.

Nous avons déjà parlé de cette séance intéressante ; nous avons dit qu'une foule nombreuse remplissait la salle et a fréquemment témoigné, par ses applaudissements, du talent des orateurs comme de ses sentiments et de son dévouement pour le Souverain Pontife. Aujourd'hui nous commençons la publication des discours prononcés en cette circonstance.

DISCOURS DE M. C. S. CHERRIER, C. R.

Messieurs,

C'est témérité à moi que de vous adresser la parole dans une circonstance comme celle-ci, sans plus de préparation ; mais cette témérité est excusable à mes yeux par un double motif, celui de me rendre aux désirs de personnes qu'il m'est toujours désagréable de refuser, et surtout celui de saisir cette occasion de proclamer hautement le sentiment profond d'admiration que je ressens, et pour ceux qui ont combattu et succombé sur les collines de Castelfidardo, dans la plus noble des causes, et pour l'illustre guerrier qui, loin de flétrir ses

anciens lauriers par sa défaite, vient de rendre plus brillante encore l'aureole de gloire dont son front était déjà ceint.

Depuis l'époque où les catholiques de Montréal se sont réunis dans leur grande Basilique, pour offrir au Saint Père l'hommage de leur dévouement et de leurs sympathies, les événements se sont précipités avec une rapidité désolante, et ont amené les malheurs dont on avait alors le pressentiment. Ces événements ont, en même temps, offert un spectacle bien propre à contrister ceux qui croient que la vérité, la justice et la loyauté ne sont pas de vains mots, dont les gouvernements et les peuples peuvent se jouer impunément. Les règles qui, de tout temps, ont présidé aux relations des gouvernements entr'eux, les principes qui ont toujours réglé les rapports des nations soit civilisées, soit barbares, tout cela a été mis de côté ; les traités même qui, jusqu'à présent, formaient le *Droit Public Européen*, ont été violés et lacérés sans que ceux qui en avaient juré l'observation, ou étaient intéressés à en maintenir les dispositions, aient cru devoir les faire respecter. De vaines protestations de la part de quelques Puissances ont plutôt encouragé leur violation, par l'inertie dont ces protestations ont été suivies. En vain, des Souverains dont le territoire a été envahi, au mépris de toutes les règles du *droit international*, ont fait appel aux sentiments de justice dont ils devaient supposer animés ceux qui président aux destinées des nations. On leur a répondu par un silence suivi d'une inactivité encore plus fatale.

La déloyauté, la félonie et la trahison ont été acclamées et glorifiées. Au nom de doctrines fallacieuses, telle que celle des *faits accomplis* ; au nom de systèmes dangereux, tel que celui de *non-intervention* qui se prête à des applications diverses et même contradictoires, suivant l'interprétation élastique d'une diplomatie astucieuse, on a vu les spoliations les plus audacieuses consommées, les trônes renversés, les populations violentées, leur clergé persécuté et dépourvu. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est de voir un héritier de la pieuse maison de Savoie, tout en professant un dévouement filial pour le St. Père, recevoir des couronnes des mains du Condottiere Italien, de celui qui n'a pas craint de proclamer les doctrines les plus impies et les plus révolutionnaires. Et tous ces attentats ont reçu la sanction de publicistes et même d'hommes d'Etat ! Je regrette de rencontrer, parmi eux, un diplomate anglais, qui en écrivant une dépêche récente sur les événements de l'Italie, et en prêtant l'autorité de son nom à toutes les violations du *Droit International* de l'Europe, semble avoir perdu de vue la maxime d'un autre homme d'Etat anglais, encore plus célèbre, le Duc de Wellington. A la loyauté d'un militaire, joignant la franchise d'un diplomate honnête, Wellington se plaisait à répéter que la politique qui s'inspire de l'honnêteté est la meilleure : — "Honesty is best policy."

Au milieu de ce renversement de tous les principes ; dans cet abaissement du monde moral et à une époque où, comme le dit un écrivain français : "les consciences chancelent, les peuples fléchissent, les rois s'abandonnent, la Providence a permis — et qu'elle en soit à jamais bénie — que cette époque de défaillances morales fut illustrée par deux grands caractères, dont le dévouement sublime et l'esprit de sacrifice forment un contraste frappant avec ces faiblesses. Un semblable déploie-

ment de force morale pouvait seul relever les courages abattus, et redresser les intelligences faussées par la crainte et le respect humain. Inutile d'ajouter que l'un de ces grands caractères et le plus illustre, est Pie IX, dont la triple couronne se trouve changée en un diadème de souffrances qu'il porte avec la même sérénité, que quelques-uns de ses prédécesseurs, plus heureux, ont porté la tiare, quand elle resplendissait des hommages de l'univers entier.

Devant cette grande et sublime figure, on s'incline et on garde le silence, quand on se sent incapable comme moi, d'en reproduire les traits augustes.

A côté d'elle, et comme un pendant digne d'elle, vient se placer celle du général de Lamoricière, son courageux défenseur qui, en épousant la cause du Père commun des fidèles, n'a pas craint de braver les reproches ou les railleries de ces âmes vulgaires qui ne connaissent d'autre vertu qu'un courage brutal, d'autre gloire que celle du succès. Persuadé que c'était à l'appel du devoir qu'il répondait, en répondant à celui du Souverain Pontife, il n'a pas hésité un moment à mettre au service de la faiblesse opprimée, cette épée, qui dans les combats rappelle celle d'Alexandre, comme la plume, avec laquelle il écrit le mâle récit de ses faits d'armes, rappelle celle de César. Comment peut-il se trouver des intelligences assez dépourvues d'idées élevées, des cœurs assez étrangers aux sentiments généreux pour ne pas apprécier et pour ne pas sentir tout ce qu'il y a de noble et de grand dans un dévouement comme celui du général de Lamoricière ? Comment ne pas concevoir que le courage moral dont il a donné l'exemple, efface même celui dont il a fait preuve dans les combats ? Ce dernier peut se rencontrer dans des âmes même vulgaires ; le premier n'est le partage que de grands caractères, des hommes à convictions fortes et consciencieuses. Les victoires d'Afrique ont sans doute valu au vainqueur d'Abdel-Kader, — au héros de Constantine, — une gloire immortelle ; la défaite de Castelfidardo vaudra aussi au vaincu une gloire plus brillante encore, celle de voir son nom dans la postérité, associé à celui de l'un des plus grands Pontifes qui aient honoré le Siège Apostolique. Une âme élevée comme celle du général de Lamoricière ne peut être insensible à ce glorieux avenir. Telle sera la récompense que la postérité, étrangère aux passions qui agitent les contemporains, décernera à sa mémoire.

L'un des orateurs, que nous aurons l'avantage d'entendre ce soir, doit nous entretenir plus au long de cet illustre guerrier. Il est temps que je lui cède la parole.

L'autre nous entretiendra des événements de l'Italie, propres à exciter les émotions les plus vives dans des cœurs catholiques.

Honneur et succès aux jeunes Messieurs qui consacrent leurs talents à de semblables sujets. C'est à ceux dont le cœur n'est pas desséché par l'égoïsme qui pénètre nos sociétés modernes, et dont l'imagination n'a pas encore été refroidie par le culte des intérêts matériels, à nous faire l'éloge de ceux qui se dévouent pour la cause du droit et de la faiblesse, et dont les sacrifices héroïques font prévaloir tôt ou tard ces principes éternels de justice, qui seuls, peuvent maintenir l'ordre social. Qu'ils soient persuadés, ces jeunes Messieurs, que notre sympathie leur est déjà acquise. Leurs succès précédents sont un sûr garant de ceux qui couronneront leurs efforts pour intéresser cet auditoire.

ESQUISSE SUR LE GÉNÉRAL DE LAMORICIERE

Par M. WILFRID TESSIER, Président du Cercle Littéraire.

MESSIEURS,

Je dois à une singulière coïncidence, l'insigne honneur de succéder, dans cette tribune, à l'Auteur estimable et distingué de la *France aux Colonies*.

Vous ne trouverez, sans doute, pas mauvais que je rende un nouvel hommage au beau talent de cet homme de mérite, qui passe au milieu de nous en faisant le bien. Je vous demande cette faveur, non-seulement en mon nom, mais encore en celui de toute la jeunesse canadienne, qui sera toujours heureuse de rencontrer une occasion pour lui exprimer toute sa gratitude.

La tâche que M. Rameau s'impose, produira un salutaire effet, car le terrain qu'il exploite n'a jamais été stérile. Déjà des associations se forment et nous annoncent un avenir bien consolant : c'est que nous marchons vers l'unité d'action, cette planche de salut, qui compte aujourd'hui un si noble défenseur auprès de nous.

Je vous demande bien pardon pour cette digression, qui cependant cadre jusqu'à un certain point avec mes *Études* de ce soir, car si la *Croix* et l'*Épée* marchent ensemble, la *Plume* est leur plus fidèle alliée.

I.

On a souvent répété que la noble Bretagne, était le cœur de la France. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a produit des génies distingués parmi ses plus grands hommes. Je crois superflu d'en faire en ce moment l'appel nominal ; qu'il me suffise de vous dire que l'illustre général dont je viens vous entretenir ce soir, est encore un enfant de la Bretagne.

Louis Léon de Lamoricière est né en Vendée, près de Nantes, le 5 février 1806. C'est un militaire de la carrière des armes datée de sa première jeunesse. En peu d'années, il devint un élève distingué de l'*École Polytechnique*, et fut ensuite envoyé à l'école d'application de Metz. A vingt-quatre ans, il était Lieutenant du génie, c'est-à-dire en 1830. Il entra avec ce grade dans l'armée d'Afrique, où l'attendait sa brillante fortune.

La France venait de rompre avec Hussein-Pacha, dey d'Alger. On sait pour quel motif.

Quelque temps après la prise d'Alger, fut formé le premier corps indigène, créé sous la dénomination de corps des *Zouaves*. J'ai cru pouvoir vous rapporter ici quelques extraits de l'excellent article, de M. Léo Lespès, qui caractérise si singulièrement le *Zouave* dans toutes les phases de sa vie aventureuse.

Le nobiliaire des Zouaves.

« Les Zouaves ont peut-être contribué, à eux seuls, plus efficacement que tous les autres corps à la conquête de l'Afrique. Ce que n'ont pu obtenir les troupes régulières, eux seuls l'ont accompli. Ils ont revêtu le costume des indigènes ; ils ont glorifié par leur bravoure, spiritualisé par leur bonne humeur, ces vêtements bizarres qui ne brillent parmi nous qu'aux fêtes du carnaval. Leurs bataillons étaient d'abord composés de *Zouaou*, enfants d'une tribu Kabyle à laquelle ils doivent leur nom, fantassins d'élite du dey d'Alger que le maréchal

Clauzel avait eu le talent d'enrégimenter dès 1830. Petit à petit, on mêla aux barbares des soldats civilisés. Ils apprirent de leurs compagnons la vie en plein air, la guerre d'escarmouches, la poésie de l'embuscade, toute cette joyeuse épopée des combats de partisans. *Bohémiens* militaires, ils adoptèrent la plaine pour chambre à coucher, la montagne pour boudoir, heureux encore de faire ce métier dans un pays où selon leur pittoresque expression, il ne faut pas quatre hommes et un caporal pour faire lever le soleil à coups de perche.

« Si vous pouvez lire sur le drapeau des *Zouaves*, malgré les *trous glorieux* qui ont fait de ses plus une noble guipure, vous y verrez leurs victoires :—le *Ciel de la Mouhain*, le *Siège de Constantine*, où le fameux *Horace Vernet* immortalisa, sur la toile, leur héroïque élan.—Le combat de *l'Ouled-Fodelah*, *Isty*, *l'Alma*, *Inkermann*, et la *Tour Malakoff*.

« Pourquoi le Zouave, le *chakal*, pour l'appeler par son surnom, est-il devenu le fantaisiste de l'armée ? Je l'ignore. Je crois toutefois, que le costume y a beaucoup contribué. Pour cet enfant terrible de la balle, la guerre est un bal travesti, et il marche à l'ennemi en dansant le galop.

Les Zouaves au feu.

« La bravoure du Zouave se revêt avec l'uniforme. Cette veste bariolée est la robe du Déjanire de la valeur... Voici du reste, les impressions qui nous ont été communiquées par un de ces hardis soldats, c'est le *thermomètre* du courage....

Au premier coup de feu, on songe à Dieu.

Au second coup de feu, on pense à sa mère.

Au troisième coup de feu, on baisse encore la tête.... instinctivement.... par un inévitable mouvement nerveux.... on fait une politesse à la mort qui passe. Les anciens appellent cela *saluer* la balle.

Au quatrième coup de feu, on voit tomber un camarade.... Le moral est touché.... La pitié, l'amitié se réveillent : on s'anime pour le venger.

Au cinquième coup de feu, la tête se monte.... On a fait le sacrifice de sa vie.... On semble combattre pour la sainte cause de la patrie sur un sol surnaturel !... entre la terre et le ciel.

« Puis la fusillade se développant de part et d'autre, la fumée tend son rideau discret sur les horreurs de la lutte, et le soldat combat au milieu des ténèbres, comme ces génies dont parle *Milton*, qui s'étreignaient dans le chaos.

« Mais croyez-vous que le danger éteigne leur entrain et refroidisse leur gaieté ? Détrompez-vous.

A Constantine, un *Clairon* mutilé de la main droite, sonnait la charge de la main gauche en disant : *c'est heureux que je n'aie pas appris le violon*.

Dans les tranchées, deux *Zouaves* jouaient au bouchon, le liège était surmonté de *quatre sous* qui devaient être le prix du plus adroit.... Une bombe tombe sur le but à atteindre, et disperse la monnaie. L'un des *Zouaves* prend la bombe, la jette au dehors avec un sang froid de joueur de bombe, puis il rétablit le jeu en disant : *C'est embêtant ! on n'est pas maître chez soi !*

Lamoricière fut l'un des premiers capitaines, nommés à la création de ce corps, auquel il a consacré les plus belles années de sa vie, et qui résume une des plus belles époques de sa carrière militaire.

Il avait une extrême facilité pour apprendre, en sorte

qu'il fut un des premiers à savoir l'arabe, langue très-compliquée. Cet avantage lui valut encore cette singulière fortune de diriger le premier bureau Arabe qui fut organisé en Afrique, lorsqu'en 1833, le général Trezel, sur l'avis du général Avizard, qui avait succédé au commandement, par *intérim*, du duc de Rovigo, eut appliqué ce système.

“ La création des bureaux arabes, selon un économiste français, M. Cochut, avait pour but d'étendre et de régulariser les relations avec les tribus, de centraliser toutes les affaires arabes, de traduire les correspondances avec les indigènes, de recueillir les documents de toute nature, et d'offrir ainsi au général en chef le moyen de se rendre compte, à toute heure, de la situation du pays. Ils servaient aussi à transmettre les décisions du commandant supérieur.”

Il paraît que Lamoricière remplit cette charge avec habileté. Seulement son caractère aventureux, son imagination vive, ne se plaisaient guère dans ces occupations ordinaires d'un bureau. Il fallait d'autres distractions à cette nature ardente qui se passionnait pour le bruit des armes et le champ des combats. Il abandonne le génie, arme d'élite, et regarde comme l'aristocratie de l'armée, pour entrer dans l'infanterie, qui est un corps bien plus modeste, mais qui a plus d'occasions d'agir.

Les historiens nous le représentent alors “ occupé à parcourir les villages voisins, inspirant la confiance par la franchise et la persuasion de son langage. Il se multipliait. Partout où il y avait quelque trouble à conjurer, quelque danger à courir, quelque conquête morale à faire, on était certain de rencontrer Lamoricière. La France lui dut réellement la pacification des tribus des environs d'Alger, avec lesquelles il entretenait de constantes relations.”

A cette époque, Abd-el-Kader apparaît pour la première fois. Voici comment un écrivain de mérite, raconte ce fait important. (1)

“ Les Marabouts prêchaient partout la guerre sainte, et poussaient les guerriers au combat. Parmi ces hommes fanatiques, le plus considérable par son influence était Mahhi-ed-Din, de la tribu des Hachem, qui dirigeait une Zaouïa renommée, située sur l'Oued-el-Hamman, à une petite distance à l'ouest de Mascara. La grande tribu des Hachem obéissait complètement à l'autorité de Mahhi-ed-Din, et le pressait de transformer l'influence religieuse qu'il exerçait, en un pouvoir politique.

“ Mais le Marabout, déjà avancé en âge, restait sourd pour lui-même à ces sollicitations, et préparait les esprits avec habileté et persévérance à reconnaître l'autorité de son fils Abd-el-Kader. Déjà on racontait que, dans le voyage qu'il avait fait avec son père à la Mecque, il y avait peu d'années, des prophéties émanées des hommes les plus saints, des songes miraculeux, des apparitions avaient prédit au jeune Abd-el-Kader qu'il serait Sultan des Arabes. Il seconda avec adresse les vues de son père. Toujours au premier rang dans les combats, remarqué pour l'austérité de ses mœurs, sa piété et sa connaissance des ouvrages de théologie et de jurisprudence, Abd-el-Kader gagna bientôt tous les cœurs par sa douceur et l'affabilité de son caractère. A la mort de son père, trois de ses frères, plus âgés que lui, s'effacèrent devant sa renommée, et les chefs des tribus le

proclamèrent pour diriger la guerre sainte contre les chrétiens.”

On sait quelle haine acharnée, cet homme voua, à l'armée française, en Afrique.

Abd-el-Kader ne fut pas heureux dans sa première tentative contre les français ; il fut battu dans la plaine de Méléta, située dans la Province d'Oran et à Tamzouat. Après ce dernier combat, les Douairs et les Zmélas se détachèrent tout-à-fait de sa cause.

A quelque temps de là eut lieu l'expédition de Bougie, dans laquelle Lamoricière reçut du général Trezel l'importante mission de reconnaître la place. On lui reprocha d'avoir exagéré les facilités de l'entreprise dont le résultat fut la reddition de la ville, après une attaque audacieuse des troupes françaises et une très-vive résistance de la part des Kabyles.

Ainsi furent déjoués les plans du bey de Constantine, qui avait conçu le projet de s'emparer de Bougie.— Dans les campagnes de 1833 à 1834, Lamoricière continua, malgré les rigueurs de la guerre, son système de conciliation et ménagea toujours, dans ses prises, les femmes et les enfants.— Il fut envoyé dans la Province d'Oran, après le désastre de la Macia, en 1835. Son avancement fut alors très-rapide. Nommé chef de bataillon aux *Zouaves*, peu de temps après la retraite, il fut chargé par le général Trezel de traiter avec Abd-el-Kader. Le sort de la guerre mettait, en présence l'un de l'autre, ces deux fameux guerriers que la même cause devait un jour rapprocher si étrangement, l'un en Syrie, l'autre en Italie.— O admirables secrets de la Providence !

Dans la même année, Lamoricière fut nommé lieutenant colonel aux *Zouaves*. L'année suivante, le maréchal Clauzel échouait devant Constantine et en 1837, une nouvelle expédition était confiée au général de Damrémont, à la suite du mémorable traité de la Tafna.

(A CONTINUER.)

LECTURE DE M. RAMEAU SUR LE PATRIOTISME. (1)

(SUITE ET FIN.)

MESSIEURS,

Je pourrais m'étendre bien au long sur ce point et sur tous les fruits utiles qu'une telle unité de direction, constituée en ce pays, pourrait faire porter dans la vie publique et dans la vie privée, mais la juste mesure de cette séance déjà très-longue veut que je m'arrête. Ce qui précède peut suffire pour vous donner une idée de l'heureuse alliance d'une direction centrale et la libre action de l'inspiration individuelle.

La vie fourmille d'occasions perdues qui auraient pu être si fructueuses, et auxquelles il n'a manqué que le milieu, la circonstance favorable, une fortune rencontre, un centre où la pensée put aller rattacher un effort précieux et peut-être très-facile. C'est à un grand ensemble d'action et de dévouement qu'il appartient de grandir, dans leur puissance et dans leurs effets, les ressources dispersées et minimes dont chaque canadien peut disposer. Il n'est pas un homme, en effet, qui n'ait par lui-même, à chaque pas dans le détail de la vie, l'occasion d'être utile à la patrie, et de contribuer à son avancement.

(1) Le capitaine du génie Carrel, préfet de Constantine en 1851.

(1) Voir vol. II, p. 372, et vol. III, p. 4, 12, 29.

Il suffit pour cela d'avoir dans l'âme un de ces sentiments profonds d'affection et de dévouement, que nous trouvons si bien pour nos intérêts particuliers ; une de ces passions fortes qui savent faire contribuer toutes choses à leur but, par la préoccupation incessante qu'elles jettent en nous, et qui nous montre aussitôt le point par lequel on peut rattacher les incidents divers au sujet de notre sollicitude.

En finissant cette lecture, messieurs, je m'aperçois que dans celle-ci aussi bien que dans la précédente, j'ai obéi, sans m'en apercevoir, à une idée commune qui peut les résumer. L'idée-mère de notre race, celle par laquelle nous nous rattachons plus directement qu'aucun autre peuple aux grandes civilisations qui nous ont précédé, et celle aussi par laquelle nous tenons, malgré tous nos écarts, plus étroitement qu'aucun autre à la religion catholique ; cette idée c'est celle de l'unité. La première fois, je vous ai parlé de l'unité de notre race dans ce Continent, et aujourd'hui, en voulant vous parler de votre avenir, de votre patriotisme, de la bonne économie de ses forces, je n'ai fait que vous entretenir de l'unité de l'action. C'est qu'en effet, c'est là l'instrument spécial qui nous fait forts et puissants ; personne plus que le Français n'en a besoin, et personne n'en tire un aussi grand avantage ; sans l'unité d'action, et sans une bonne ordonnance, nous ne donnons jamais qu'une minime partie de notre force possible ; jugez donc par ce que vous avez fait, de ce que vous auriez pu faire dans des circonstances favorables, et de ce que vous pouvez exécuter dans l'avenir. Il me serait difficile de vous dire tout ce que j'en pense, parce que dans l'état actuel des choses, et n'ayant point l'expérience personnelle de l'énergique efficacité de cette méthode, vous pourriez sourire de mes allégations en les écartant ; mais croyez bien que quelque soient les prétentions d'habileté et de supériorité qu'on puisse affecter, ceux qui vous entourent à droite et à gauche, ne seront que des enfants à côté de vous, le jour où vous marcherez tous d'aplomb, avec ordre et discipline, sans vous abandonnant aveuglément à un entraînement commun vers un but commun, unis dans un seul sentiment qui efface toute petitesse de l'âme, l'amour de la patrie.

Pendant qu'autour de vous l'on discute et l'on se divise ; pendant que des hommes qui se croient habiles, se noient dans d'éternels et nuageux bavardages, sur des abstractions politiques, sur la responsabilité des uns et sur les intrigues des autres, vous poussez votre population en avant, vous gagnez du terrain, vous accomplissez des faits pendant qu'ils débitent des paroles, c'est fort bien ! mais faites mieux encore, sous le couvert du rétentissement sonore de ces grands mots, derrière lesquels se masque l'ambition qui cherche à éblouir la foule, doublez la force de votre mouvement en le régularisant ; que chacun fasse sans bruit un peu d'abnégation de soi, de ses prétentions, de ses idées même et de ses irritations ; oubliez beaucoup du passé pour fonder l'unité de l'avenir ; formez-vous en ordre et en société. En société, direz-vous, nous en avons tant fondé déjà qui n'ont produit que discord au lieu d'union ! Peut-être, mais essayez d'en former une nouvelle sur des bases différentes ; vous avez jusqu'à présent procédé en commençant par en bas, cherchant à former une organisation par la délibération de tout le monde. Essayez maintenant en commençant par en haut ; au

lieu de demander au public de se constituer lui-même, laissez un petit nombre d'hommes, fortement unis par le dévouement et la pensée, poser les principes et le cadre d'une telle société, en appelant à eux non le suffrage des autres, mais leur adhésion à une œuvre toute faite et indiscutable ; vous verrez alors se grouper autour d'eux un cercle de citoyens petit d'abord, mais qui ira toujours s'élargissant, si, avec persistance et intelligence, on y reste toujours fidèle au noble rôle de dévouement et d'unité que l'on se sera proposé d'abord.

Que cette manière de voir ne révolte pas les esprits attachés à la doctrine démocratique ; aux Etats-Unis on a abusé des principes démocratiques, et on les a dénaturés comme les monarchies européennes ont abusé elles-mêmes des idées d'unité et d'autorité.

Il est faux que le mouvement de la société parte toujours d'en haut ; il est également faux qu'il parte toujours d'en bas. Ces impulsions varient extrêmement selon les temps et les lieux, ou plutôt elles paraissent obéir à une sorte de circulation, analogue à celle de l'organisme humain lui-même. Il se fait, dans le mouvement du corps social et dans la marche de ses progrès, un va et vient où les inspirations fécondes venues de la masse, montent vers la tête et s'y transforment en idées nettes, organisées, méthodiques ; leur circulation dans le corps social va provoquer, à son tour dans les masses, de nouveaux besoins et de nouveaux sentiments, qui remontent vers les chefs en leur demandant une élaboration et une activité nouvelles.

Mais ces considérations ne sont jamais plus vraies que lorsqu'il s'agit de la création et du développement des idées et d'une organisation quelconque ; presque toujours ce mouvement part d'un petit noyau d'hommes, qui s'aggrègent les uns aux autres, et s'étendent peu à peu dans la mesure que comporte la puissance de leurs principes.

C'est ainsi, comme je vous l'ai déjà fait observer, que se sont fondées presque toutes les sociétés qui ont exercé une action profonde sur le corps social. En agissant ainsi, en débutant avec un petit nombre, peut-être obtiendrez-vous des résultats inverses de ceux que vous avez obtenus précédemment, moins de retentissement et d'éclat sans doute au commencement, mais une longue durée et une efficacité qui croîtra toujours.

Laissez aux Américains ce qui peut leur convenir et formez-vous selon la loi de votre nature ; que peut-il y avoir de commun entre eux et vous ? Eux, proclament qu'il faut commencer avec beaucoup, avec tout le monde et en faisant beaucoup de bruit : quant à moi, j'ignore ce qui peut être nécessaire dans le monde commercial, mais je puis certifier avec l'expérience de l'histoire que, dans l'ordre intellectuel, il faut commencer par peu, avec réserve et avec quelques-uns seulement, afin d'arriver à grouper plus tard beaucoup de monde avec de grands résultats ; c'est ainsi qu'on parvient à une véritable, efficace et durable organisation, tandis que l'ordre contraire aboutit presque toujours au résultat ridicule de la fable : *La montagne enfantant une souris*.

Soyez donc fidèles, non seulement à votre nationalité, à votre langue, à vos institutions, mais aussi aux tendances vraies et typiques de votre race, afin que, vous servant d'instruments qui vous sont propres, vous puissiez donner toute la mesure de votre force dans vos progrès, chacun dut-il pour cela sacrifier quelque chose de son individualité.

Deux routes s'ouvrent dans la vie, l'une où l'homme ne songe qu'à la satisfaction de ses désirs, de ses sympathies, où tous ses efforts se concentrent pour faire une place, dans la masse humaine, à cette poupée misérable qui est notre personne ; l'autre plus dure, plus austère, où nous retranchons, à chaque pas, quelque chose de nos désirs et de nos sympathies, en vue du but à atteindre ; il faut rogner ses intérêts, brider son esprit d'indépendance, broyer la fierté de son cœur, se faire tout à tous, et se trouver encore heureux d'être le dernier parmi son peuple *pourvu que ce peuple soit le premier parmi les autres.*

Tant d'abnégation n'est pas un devoir, j'en conviens ; on peut suivre l'une ou l'autre route, sans offenser Dieu ni l'homme ; mais l'une amoindrit l'âme, et l'autre certainement la grandit. Il peut se faire qu'on trouve dans la première la fortune, les jouissances et ce bonheur de pot-au-feu qui réjouit les badauds enrichis ; mais dans l'autre se rencontre le contentement du cœur, la noblesse et la gloire ; la première ne contient que petitesse et stérilité, la seconde est pleine de résultats puissants et de grandeur.

De tout ce qu'ils ont fait pour eux-mêmes, que restait-il en ce monde de l'existence individuelle des hommes ? Mais quand ils ont sacrifié quelque chose pour leur conviction ou pour leur pays ; quand ils ont, en un mot, uni leur être à une de ces existences collectives qui survivent dans le monde et dans l'histoire, il reste d'eux la conséquence de leurs actes et la mémoire de leur dévouement. Ceux qui ont dans l'âme quelque amour sincère pour leur patrie ne peuvent pas hésiter dans ce choix, et pour obtenir l'union, l'organisation et la force nécessaire à son progrès, ils doivent être prêts à embrasser la voie du sacrifice ; sacrifices des sympathies et des susceptibilités, sacrifices de la vanité, sacrifices des jouissances, sacrifices des mille petites misères de notre individualité. Un bon citoyen doit toujours être le dernier prêt pour les honneurs, le premier pour les services ; — disant comme cet ancien Gaulois devant l'invasion romaine : " Périssse ma fortune ! périssse mon village ! mais remerciez Dieu, si par ces accidents particuliers, nous pouvons sauver la patrie et la grandir ! " Voilà, messieurs, ce que c'est que l'amour de la patrie !

POÉSIE.

AUX ASSOCIÉS DE LA ST. VINCENT DE PAUL.

Le temps est rude hélas ! et l'on voit la misère
Comme un affreux serpent, dérouler ses anneaux ;
Elle avance, grandit, envahissant la terre
Avec la pâle faim, que suivent mille maux.

Vous la voyez de près cette misère affreuse,
Vous l'entendez souvent s'explorer et gémir,
Et pour la consoler, votre âme affectueuse
Cherche les malheureux, aime à les accueillir.

Vous allez relever du seuil de l'indigence,
L'enfant pâle et flétri quand il manque de pain ;
Vous aimez dans son cœur à mettre l'espérance,
Et pour le soutenir vous lui donnez la main.

Donnez, donnez encore à cette pauvre mère
Dont les tristes sanglots vous disent la douleur ;
Que votre cœur toujours vous guide en sa chaumière ;
Soyez l'aube du bien, portez-lui le bonheur.

Le pauvre est une fleur, dont la tige brisée,
De l'aumône a besoin pour croître sous les cieux ;
Celui qui le soutient est la douce rosée,
Qui relève son front et le fait radieux.

Vous le savez, messieurs, l'aumône est douce à faire,
Et celui qui la fait est l'ami du Seigneur
L'égoïsme est partout, hélas ! et sur la terre
Bien peu font comme vous ; n'ont-ils donc pas de cœur ?

Ceux-là sont des maudits qui ne savent descendre
Dans le cœur ulcéré du pauvre soucieux,
Pour y porter la vie, et quelquefois y prendre
Un peu de ce parfum qui rend l'homme joyeux.

La vie est triste, et sur la terre
Faire le bien, c'est le bonheur ;
Pour l'indigent être sévère
C'est faire une insulte au Seigneur.
Il veille et dans sa main puissante,
Il tient les décrets du destin,
Il chérit l'âme bienfaisante,
Et punit le cœur inhumain.

O ! vous donc, qui suivez la route,
Pour soulager l'infortuné
Qui pleure, qui de l'homme doute,
Et qui se croit abandonné ;
Allez toujours en confiance,
Faites le bien ; que sous vos pas
Le pauvre trouve l'espérance,
Le Seigneur ne l'oubiera pas.

C. DUPUIS.

Guérison Attribuée à l'Intercession de Notre-Dame de Pitié.

XII.—GUÉRISON d'HERMINE CRISTIN.

Nous annonçons, dans notre avant dernier numéro, plusieurs guérisons accompagnées d'une circonstance fort remarquable, savoir : que ceux en faveur de qui elles ont été opérées, avaient éprouvé, au moment de leur guérison, le besoin soudain de manger, quoique immédiatement avant ils eussent un dégoût insurmontable pour toute espèce de nourriture. On trouvera un nouvel exemple de ce phénomène, dans la personne d'Hermine Cristin, sœur de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, guérie en 1857 d'une manière subite et instantanée et dont voici la déclaration.

" Je, Hermine Cristin, née à l'Assomption, diocèse de Montréal, âgée de 25 ans, de la Congrégation de Notre-Dame, sous le nom de sœur Sainte Delphine, déclare que, le 23 octobre 1857, à 11 heures du soir, je fus atteinte d'une violente grippe qui fit craindre pour ma vie.

" Deux docteurs, appelés pour me soigner, employèrent, mais sans succès, les ressources de leur art. Le lendemain, 24, les douleurs augmentèrent ; et le 25,

vers sept heures du soir, je tombai dans une si excessive faiblesse, causée par l'intensité du mal, que je restai privée de tout usage de mes membres, éprouvant d'ailleurs de violents élancements dans la tête et une privation presque totale de la vue.

“ Dans cet état d'accablement, je demandai qu'on fit sur moi une onction avec l'huile de la lampe de Notre-Dame de Pitié, non pour obtenir ma guérison, car déjà j'avais fait à Dieu le sacrifice de ma vie ; mais afin de recevoir par l'entremise de Marie la force pour souffrir avec patience les vives douleurs que j'endurais.

“ Pour se rendre à ce désir, la sœur Ste. Honorine me fit sur le front une onction avec cette huile. Immédiatement après j'éprouvai, dans tout mon corps, une impression extraordinaire qui dura environ deux minutes. Et en même temps me sentant délivrée de toutes mes souffrances, je ne pus m'empêcher de m'écrier que j'étais complètement guérie. Toutefois mes compagnes qui délibéraient alors pour savoir s'il fallait me faire administrer ce soir même, prirent mes paroles pour un effet du délire.

“ La Maîtresse des novices, voyant que je me mettais en devoir de me lever, me le défendit. Notre Révérende Mère, la sœur Sainte Madeleine, étant survenue, je me hâtai de lui dire que j'étais parfaitement guérie ; Eh bien ! ma sœur, puisque vous êtes guérie, levez-vous donc ? Ce que je fis tout aussitôt et je m'habillai sans le secours de personne. Étonnées et comme ravies d'un spectacle si inattendu, toutes les sœurs qui étaient présentes récitèrent avec moi, en témoignage de reconnaissance, le cantique *Magnificat* et le psaume *Laudate Dominum*.

“ Quelques instants après, éprouvant le besoin de prendre de la nourriture, je demandai à manger, et je pris de bon appétit ce qu'on m'avait apporté. Je me remis ensuite au lit, et bientôt après je m'endormis et je reposai toute la nuit d'un sommeil fort paisible. Le lendemain matin je me levai avec la communauté, j'assistai à la Sainte Messe où je communiai. Le reste de la journée, je suivis les exercices et repris mon office à la pharmacie.

“ Enfin, depuis ce jour, 25 octobre 1857, je n'ai plus rien éprouvé de cette maladie, et quoiqu'il se soit déjà écoulé plus de trois ans, il ne m'est survenue aucune indisposition qui m'ait contrainte d'aller à l'infirmerie.

“ Telle est la déclaration que j'ai faite et signée aujourd'hui, 11 octobre 1860, et qui a été signée aussi par la Révérende Mère Supérieure Ste. Madeleine, par la Sœur St. Bernard, vice-Supérieure, par la Sœur Ste. Honorine et autres qui furent témoins de ma maladie et de ma guérison.

SR. STE. DELPHINE.
SR. STE. HONORINE.
SR. STE. MADELEINE, Sup.
SR. ST. BERNARD, Vice-Sup.
SR. ST. PAUL, Assistante.
SR. STE. RADEGONDE, Phar.
SR. ST. BENOTT, Infirmerie.

LE BRAVE CRILLON.

Toujours en butte à la haine des protestants, un soldat appartenant à la *Réforme*, conçoit l'infâme projet d'assassiner Crillon. Armé donc d'un poignard qu'il tient soigneusement caché, il s'approche de lui : mais, pré-occupé sans doute par l'horreur de son crime et, aussi,

intimidé par la noble et mâle attitude de Crillon, il porte un coup mal assuré et eslleure à peine la poitrine du brave des braves.

Terrasser, désarmer ce misérable, en faire une prompte justice, rien de plus facile pour Crillon ; mais, toujours généreux jusqu'à presque l'imprudance, il se contente de lui dire en lui montrant du doigt la plaine :—*Fuis, lâche ! retire-toi, malheureux ! Je te méprise trop pour te punir. Crillon d'ailleurs ne se venge point.*

Rallié au Béarnais, devenu par la mort de Henri III, le souverain légitime de la France, Crillon s'était jeté dans Quillebœuf avec quelques gentilshommes et quarante-cinq soldats. La possession de cette ville importait beaucoup à Henri IV ; mais elle était dépourvue de munitions et d'armes, n'était protégée par aucune fortification régulière, et n'avait qu'une faible garnison.

Cependant bientôt, Villars-Blancas, habile général des protestants, se présente à ses portes à la tête d'une armée de six mille hommes et somme la ville à se rendre. Crillon se présente devant les envoyés et leur fait cette réponse : “ Allez dire à votre maître, que Villars est dehors, et que Crillon est dedans.”

En vain le vieux ligueur, pendant dix-sept jours, multiplie les assauts et le jour et la nuit ; en vain il précipite les attaques. Crillon, par son exemple héroïque, rend invincible sa faible garnison, triomphe de tous les efforts de l'ennemi et le force à une honteuse retraite.

MAXIMES.—CONSEILS.

On rencontre quelquefois dans le monde de jeunes personnes, même des mères de famille qui, pour faire admirer leur bon caractère ont toujours, avec les étrangers, le sourire sur les lèvres, la douceur dans la voix, l'empressement dans les manières ; et qui, lorsqu'elles sont rentrées dans l'intimité de la famille, semblent ne plus songer qu'à se dédommager de cette contrainte. Ne dirait-on pas que c'est l'opinion du monde qui répand le bonheur dans une maison ? Tandis, au contraire, qu'il est toujours la récompense des efforts que l'on fait pour dominer ses caprices, pour dompter sa mauvaise humeur et se montrer toujours aimables et bons.

CHARADE.

Chez tous les boulangers l'on trouve mon premier.
En cherchant dans la gamine on verra mon dernier.
Hâtez-vous, paresseux, d'imiter mon entier.

Le mot de la dernière énigme était : *Flamme*.

Nous adressons nos remerciements aux Maîtres de Poste qui ont eu le soin de nous renvoyer les numéros de l'*Echo* qui n'ont pas été réclamés à leur bureau : nous prions les Maîtres de Poste qui auraient encore des numéros, non réclamés, de vouloir bien nous les faire parvenir.

J.-B. ROLLAND & FILS.

Des Presses à Calorique d'Eusèbe Senécal, 4, Rue St. Vincent.